

Philippe AYDENS

Chapitres 2 et 3 extraits du Roman "AU-DELA D'UNE VIE".

Vente et reproduction interdites

A person stands in the center of a misty, open field. In the background, two large, glowing eyes are superimposed on the fog, looking towards the viewer. The scene is dimly lit, with a bright light source behind the eyes, creating a hazy, ethereal atmosphere.

AU-DELA

D'une Vie

Chapitres 2 et 3 extraits du Roman "AU-DELA D'UNE VIE"

de Philippe AYDENS. Vente et reproduction interdites

3. *Le fruit défendu*

Il y a du peuple ce soir à l'*Eden Sport*. C'est d'autant plus oppressant que les propriétaires des lieux ont trouvé bon de garnir le mur du fond avec des miroirs géants sur toute la hauteur. Résultat, n'importe qui peut épier tous mes mouvements en me tournant le dos. Et puis non, je ne m'habitue pas aux sonorités artificielles des musiques “techno-toniques” qui saturent les huit petites enceintes disposées à deux mètres cinquante au-dessus du parquet ciré. A force de persévérance et de persuasion, Christophe a réussi à me traîner jusqu'aux tatamis d'un centre de fitness. Heureusement, mon calvaire se termine définitivement dans une heure. Je vais devoir lui annoncer la nouvelle avec ménagement : sous ses tablettes de chocolat au lait se cache une âme sensible !

– Chris, c'est mon dernier soir au sport avec toi.

- Comment ça ? Tu es venu tout juste trois fois !
- Oui, je sais. Mais je ne peux pas continuer.
- Tu ne dois pas te décourager aussi vite. Dans un mois à peine, tu commenceras à voir tes pectoraux émerger de ta...
- Ce n'est pas la question ! A la fin du mois, je pointe au chômage. Le sport en salle, c'est au-dessus de mes moyens maintenant.
- Mince. Qu'est-ce qui s'est passé ?
- Une restructuration de Kortix. La crise, quoi.
- La vache. Tu parles d'un coup dur !

Sous ses airs de Rambo suisse, Christophe Paneto est l'une des personnes les plus empathiques que je connaisse. Notre amitié vieille d'une décennie remonte à mon installation dans la banlieue de Toulon après mes courtes études. Nous fîmes connaissance et nous apprîcîâmes mutuellement au cours d'une soirée d'évangélisation. De dix ans mon aîné, Christophe a ce parler franc et chantant des

Provençaux de souche. Les galères, il en a connues depuis tout petit. Une mère Témoin de Jéhovah et un père athée en querelle perpétuelle, la disparition tragique de l'une de ses sœurs en bas-âge, une méningite aigue à neuf ans qui le cloitra toute une année dans une chambre d'hôpital, brisant ainsi le cours d'une scolarité déjà précaire, le divorce de ses parents qui le propulsa soutien de famille à l'adolescence, ainsi qu'une timidité malade avec les filles. Quiconque s'y entend en âme humaine perçoit instantanément dans son regard vert d'eau cette ombre qui rend les gens fréquentables, comme le chante si bien Goldman.

Je connais peu de Témoins de Jéhovah qui peuvent se prévaloir de la foi, de l'endurance et du courage de Christophe. Décorateur payé au smic dans un centre commercial de prestige, il vit de son aveu même le supplice de Tantale, tombant amoureux cent fois par jour des hôtessees avec lesquelles il travaille, et qui pour la plupart sont loin d'être insensibles à sa douceur de caractère et à son maintien de bûcheron raffiné. Par fidélité à Dieu, Christophe en a brisé des cœurs, à son corps défendant ! Dans les congrégations du Sud-est où prévaut une population de retraités, les partis autorisés sont rares. Pour Christophe comme pour moi, le constat est sans appel : c'est un célibat à vie qui plane au-dessus de nos têtes !

– Il faut que je te dise autre chose... Pour Karen... c'est fini.

– Tu lui as avoué tes sentiments, c'est ça ?

– Pas eu besoin. Elle a déjà un Jules.

– Qui ça ?

– Un grand basané assis à côté d'elle hier soir à la réunion. Il vient d'une congrégation de Paris je crois. Jérémy Je-ne-sais-plus-quoi... Je les ai vus se tenir la main du haut de la chaire.

– Ah ouais... Mince...

– Ils ont dû se rencontrer sur internet, je n'ai pas d'autre explication.

– Tu crois ?

– J'en mettrai ma main au feu. Karen est quasiment toujours présente aux réunions, je ne vois pas comment elle aurait pu monter plusieurs fois à Paris sans que je m'en aperçoive !

– Mouais, peut-être...

– Non, c'est sûr tu veux dire. Un truc dont je ne t'ai pas parlé : j'ai trouvé son profil avec sa photo tout à fait par hasard sur jwmatch.com, tu sais le site de rencontre.

– Sérieux ?

– *Schulamite83*, c'est son pseudo.

– Ce n'est pas un de ces sites web qu'on nous a fortement déconseillés de consulter ?

– Exactement. L'accès est tout public et n'importe qui peut s'y inscrire en se faisant passer pour un Témoin, même un pervers sexuel !

– Je suppose que ce Jérémy est des nôtres, il ne serait pas venu à la réunion avec Karen autrement.

– N'empêche. Elle prend quand même un gros risque. Qui te dit que ce Jérémy restera un fidèle Témoin avec le temps et même qu'il ne va pas finir par la quitter pour une autre ? Tu sais bien, *“celui qui est infidèle dans les petites choses est aussi infidèle dans les grandes”* !

– Ouais, c'est pas faux.

– Je ne comprends pas que nos Anciens tolèrent ce genre de comportement.

– Les Anciens ont sûrement leurs raisons et nous n'avons pas à les connaître. C'est une sage disposition. Et puis, tu as toi-même bénéficié de leur clémence, non ?

La répartie un peu brusque de Christophe réveille un souvenir douloureux qui me replonge dix ans plus tôt à mes débuts chez Kortix, trois mois après l'arrivée d'Elodie. Le samedi 15 juillet 1995, à 7h15 très précisément, et plus tard aux alentours de 19h15. Une série arithmologique impossible à oublier...

La veille au soir, on passait quatre épisodes consécutifs de *Star Treck Voyager* sur le câble. Je savais que je devais me lever tôt pour assister au congrès d'été des Témoins de Jéhovah à Marseille, mais de toute façon les tirs de feux d'artifice et le tumulte du bal de quartier parvenant à mes fenêtres m'empêcheraient de fermer l'œil jusqu'à une heure avancée de la nuit. Je ne succombai au sommeil que vers trois heures.

Le riff psychédélique de *Private Investigations* retentit à 5h45 sur ma mini-chaîne Hi-Fi équipée d'un lecteur CD à trois plateaux. Enfin, je ne peux l'affirmer catégoriquement, puisque je ne l'entendis même pas ! De plus, j'avais

préalablement pris soin de désactiver la fonction *Snooze*. L'insistance, dont font preuve certains humains ou bien qu'elle provienne de simples machines, a toujours eu raison de ma patience. Et ce jour-là, j'allais découvrir les effets indésirés de cette intolérance épidermique.

Ce fut la sonnerie de mon téléphone filaire qui se chargea d'interrompre ma courte nuit. Mais j'étais trop las pour mettre un pied par terre et je laissai le répondeur remplir son office.

– Alexis ! C'est Christophe. Le bus va partir dans deux minutes. Tu es peut-être en route. Rappelle-moi sur mon portable.

07:15. Les chiffres illuminés à ma montre étaient encore flous à mesure que se dessillaient mes paupières semblables à de lourds stores métalliques. Je pris conscience en les refermant que j'étais sur le point de manquer une session du congrès annuel pour la première fois de toute ma vie. Comme j'avais déposé ma *Harley* jeudi soir au garagiste pour une révision, je me vis condamné à trainer à la maison. De toute façon, le même congrès étant prévu le week-end suivant, je pourrais rattraper la séance du samedi. Je n'avais donc aucune raison de commencer à culpabiliser !

Qui sait, peut-être même aurais-je la chance de faire la connaissance de jeunes femmes intéressantes venues de

départements éloignés... Tout au fond de moi, j'avais la confuse perception que je me berçais de douces illusions : d'où qu'elles viennent, les Témoins célibataires de sexe féminin me demeuraient inabordables, j'étais tout simplement absent de leur champ de vision. A l'évidence, elles n'étaient pas encore adeptes du format 16/9èmes et ne le seraient peut-être jamais.

A midi et demi, le téléphone sonna à nouveau. Christophe était à l'époque l'un des rares à être équipé d'un mobile GSM. Sur ce coup-là, il m'avait doublé en beauté ! Il s'était d'ailleurs muni d'une sacoche plus grande pouvant accueillir son *Alcatel Ola*, formidable appendice technologique capable de pallier son incurable timidité auprès de la gent féminine.

- Tu t'es assis où ?
- Je suis chez moi, je ne me suis pas réveillé.
- Non ?
- Si. J'irai samedi prochain, avec les congrégations du Vaucluse.

– Bon. Tu veux que je te prenne les nouvelles publications ?

– Volontiers. Tu pourrais prévenir ma mère, pour qu'elle ne s'inquiète pas ?

– Pas de problème.

– Et la climatisation, elle fonctionne cette année ?

– Ne m'en parle pas. C'est un véritable sauna ! Mais on nous l'a promise pour cette après-midi.

– Je compatis !

– Ouais. Bon, je te laisse. On me regarde bizarrement, avec mon téléphone...

– J' imagine ! Sacré toi.

– Je te rappelle ce soir quand je rentre. Ciao !

Détestable sensation que celle de se voir séparé de sa famille spirituelle, comme une sorte de quarantaine forcée que j'aurais moi-même provoquée ! En outre, on remarquerait sûrement mon absence au sein de l'équipe d'entretien. Notre fierté de Témoins, c'est un sens aigu de l'organisation, de l'ordre et de la propreté. Nous quittons toujours les lieux devant accueillir quelques milliers de nos familles, venues endimanchées pour écouter plusieurs

heures de conférences bibliques, dans un état bien plus impeccable que celui dans lequel ils nous sont loués.

J'en étais quitte pour laver la vaisselle de la semaine. A peine avais-je commencé de remplir l'évier d'eau moussante, que le carillon du téléphone emplît de nouveau le salon. Le numéro affiché ne m'était pas familier.

- Oui ?
- Salut Alexis, c'est Elodie.
- Oh ! Salut Elodie...
- Je ne te dérange pas ?
- Euh... non...
- Tu as prévu quelque chose cet après-midi ?
- Euh... Pas encore.
- Je sors à la plage avec des amis. Tu veux venir ?
- Ah... Euh... Ma moto est en révision là, et...
- Je viens te chercher. A 14 heures à la Poste, ça te va ?

– Je ne sais pas trop. Je dois préparer mon repas.

– Ecoute, je te rappelle dans vingt minutes. Ça te laisse un peu de temps pour te décider, ok ? A toute à l'heure.

Elle avait déjà raccroché. L'invitation était aussi inattendue que tentante, je l'avoue. Mais je ne ferais tout de même pas l'affront à mes chers frères et sœurs chrétiens de me prélasser à la plage pendant qu'ils nourrissaient leur cœur et leur esprit avec abnégation, confinés entre quatre murs gris, quarante degrés Celsius sous leurs chemises cravatées et de chastes corsages ! Et les Anciens ? Ce serait ni plus ni moins que trahir leur confiance. Quel jugement se forgeraient-ils sur moi si mon incartade parvenait à leurs oreilles ? Que penserait Jéhovah de me voir tomber si facilement dans un piège du diable aussi grossier ?

Après tout, j'aurais pu éviter de veiller tard, enregistrer ma série et dormir fenêtres fermées avec le soutien du ventilateur. J'étais inexcusable. Je m'étais moi-même exposé. Il me fallait une défense solide quand Elodie rappellerait. Quitte à mentir. Le mensonge sait prendre une aura de vertu et de courage quand il sert les intérêts du Seigneur.

– Alexis ? J'ai acheté des sandwiches et deux melons, si tu n'as pas encore eu le temps de cuisiner, je te propose de passer plus tôt, on mangera pendant le trajet. Mes amis

sont déjà sur place, ils nous attendent à l'anse du Monaco. Tu connais ?

– C'est adorable de ta part, Elodie, mais ça m'ennuie que tu fasses tout ce détour depuis chez toi juste pour venir me prendre. La Seyne, c'est quand même à vingt bornes des plages du Pradet !

– J'ai fait mon marché à Toulon. Là je suis dans une cabine, je ne peux pas rester longtemps, il y a quelqu'un qui attend. Alors, dans dix minutes, je serai au bureau de poste de La Seyne. Tu seras prêt ?

– Tu es incroyable !

– Bon, je prends ça pour un oui. A tout de suite !

– Tu me prends de court Elodie, je ne crois pas que je... Elodie ?...

Autant parler à la tonalité, je n'aurais pas eu plus de succès de toute façon. Elle venait de franchir ma première ligne de défense avec une facilité déconcertante. D'un autre côté, je n'avais pas le cœur de poser un lapin à Elodie et prendre le risque de voir nos parfaites relations de bureau

prendre l'eau ! Il me restait encore un peu de temps pour enfiler un bermuda de bain, un tee-shirt, en prendre un de rechange, chausser des sandales, jeter pêle-mêle dans un sac la crème solaire indice trente, un stick déodorant, une bouteille d'eau fraîche, quelques gaufrettes, une plaquette de chewing-gums, une autre de paracétamol et mon drap de bain enroulé dans une natte par-dessus l'épaule, lunettes de soleil vissées sur la tête. Mais d'abord un solide coup de peigne !

Une 205 GTI Cabriolet rouge corail m'attendait sur le parking désert de la Poste. A son volant une sirène au regard signé Gucci, un foulard blanc en volute autour de sa crinière brune aux reflets mordorés, une courte robe florale italienne en flanelle dévoilant la chute de ses épaules.

– Tu veux conduire ? me dit-elle en souriant, tandis que ses deux longues jambes félines glissaient soyeusement hors de l'habitacle.

Je ne me fis pas prier. Elodie semblait ravie d'avoir un chauffeur, et pour ma part j'éprouvai une exaltation inconnue, pareille à celle d'un petit garçon ouvrant ses cadeaux de Noël. Du moins c'est ce que j'en imagine, puisque mes parents n'ont jamais fêté quoi que soit, pas même l'anniversaire de mon frère et moi. C'était la première

fois que je pilotais une décapotable. Avec en prime une déesse à mes côtés !

Je songeai un court instant aux Anciens de ma congrégation et à la tête qu'ils feraient s'ils avaient pu me croiser à un carrefour. Fort heureusement, ils étaient tous retenus à Marseille pour la journée. Le corps en synchronisation vibratoire avec le turbo, je savourais les turbulences du vent qui fouettaient mon visage et faisaient danser le bout d'étoffe fleurie en lévitation autour des jambes satinées d'Elodie. Je m'efforçais de maintenir ma concentration sur la route et mes mains solidement cramponnées au volant, tout en soutenant un niveau de conversation banalement informel.

- On a un temps magnifique.
- Oui, ce serait dommage de ne pas en profiter !
- C'est sûr.
- J'ai les sandwiches dans le panier sur la banquette.
Tu préfères jambon ou fromage ?

– Je mangerai une fois arrivé. Histoire d'éviter toute distraction en conduisant.

– Comme tu veux. Un peu de musique ?

Nous arrivâmes au bout du chemin San Peyre, au-delà duquel on descend à pied le sentier des Douaniers en zigzag à travers une pinède, jusqu'à la plage du Monaco en contrebas. Je connaissais ce sanctuaire sauvage pour m'y être aventuré une fois avec Christophe, avant de découvrir que l'extrémité gauche était réservée aux naturistes. Mais un rocher assurait de toute façon une frontière providentielle les déroband à notre regard.

Une main s'agita dans notre direction. Allongés sur leurs nattes, les amis d'Elodie s'étaient déjà assurés de la température agréable du bain. J'ôtai mon t-shirt en contractant le ventre et m'enfonçai rapidement dans les eaux turquoise. Au bout de quelques minutes de papotage, Elodie finit par me rejoindre. Nous fîmes quelques brasses côte à côte, puis face à face. Elle souriait paisiblement. Je lui rendis ses sourires, le vide au-dessous de nos pieds. J'étais tel un platane au milieu d'un incendie, sa sève se muant en un poison doux-amer à mesure que les flammes atteignent son cœur, attisées par un vent imprévisible.

Elodie regagna sa natte la première et s'y étendit sans se retourner, une joue posée sur ses bras croisés. Je pris soin de

ne sortir des eaux que quinze minutes plus tard, le cadran étanche de ma Casio faisant foi. Alors que le couple d'amis s'éloignait pour un deuxième bain, elle me demanda, d'une voix plus sucrée qu'à l'ordinaire, si j'avais la gentillesse de lui appliquer du lait solaire dans le dos, tandis qu'elle dénouait d'une main habile les cordons de son bikini jaune pêche.

J'hésitai quelques secondes, mais elle attendit, aussi placide que la vahiné qui exhibait ostensiblement sa nuque figée sur le flacon. La senteur enivrante du monoï consuma toutes mes résistances, envoûtant mon esprit à la manière des onguents d'une ensorceleuse. La peau ambrée d'Elodie s'offrait à mes paumes inexpertes, faisant de moi le prêtre novice d'un cérémoniel intime, agenouillé au-dessus d'un autel vibrant et voluptueux.

Ce fut un moment aussi insupportablement jouissif que celui où, apparemment satisfaite, elle se proposa d'officier à son tour. Je fus étonné que mon dos de baleine blanche ne la rebutât pas. Sous la douceur de ses doigts manucurés, ma peau de bébé frémissait de plaisir. J'étais tout entier absorbé dans un ravissement tel... que la piqure du soleil à son zénith infligée à mes épaules, ainsi que la faim qui me tenaillait,

s'étaient volatilisées. Tout au long de mon délicieux supplice, j'observais discrètement les jeunes couples d'amoureux autour de nous. En cet instant, je me sentais comme eux. A la différence que ce qui leur paraissait normal me comblait. Une sublime créature flattait mon corps de ses caresses, et elle n'avait pas remis le haut de son bikini.

Je me souviens avoir peu échangé avec les amis d'Elodie, d'ailleurs ils partirent environ deux heures après notre arrivée. Tacitement, il fut convenu entre elle et moi de profiter au maximum de cet après-midi gorgé de soleil, de sable et d'eau tiède. Mes pensées étaient captives des essences de tiaré et de coco en fusion. Les vagues de frissons qui me parcouraient l'échine en la présence d'Elodie semblaient infiltrer mes barrières mentales et corroder lentement mon esprit.

Quand, le soir s'approchant, elle me proposa de partager une salade de tomates et d'avocats du marché, chez elle au bord de la piscine, la perspective de tout un dimanche de séminaire spirituel, en chemise-cravate sur des chaises en plastique rigide dans la fournaise marseillaise, s'évapora aussi vite qu'un mirage. Nous quittâmes la plage du Monaco pour suivre la route du littoral jusqu'à son domicile à trois kilomètres de là.

L'Eden Park a tout d'une résidence de vacances. Les quelques occupants installés sur la pelouse, ou s'égayant dans la piscine, ne remarquèrent pas notre passage derrière les haies ni dans les escaliers menant à l'appartement d'Elodie. La porte s'ouvrit sur un salon boisé aux tons provençaux, séparé d'une kitchenette par un bar en olivier. D'épais voilages à embrasses conféraient une densité orangée à la chaleur du jour emmagasinée dans l'habitation.

M'abandonnant sur un sofa moelleux devant un verre de jus d'abricots-carottes mixés du matin et une coupelle d'amandes grillées, mon hôtesse s'excusa avant de s'esquiver dans la petite salle de bains, accessible depuis la chambre adjacente dont elle laissa la porte entrouverte.

J'ajoutai à mon breuvage trois gros glaçons puisés dans un bol disposé à mon attention sur la petite table en verre, espérant inconsciemment qu'ils m'aideraient à dissiper l'état d'ébullition dans lequel toutes sortes de pensées inavouables plongeaient ma cervelle depuis que s'était mise à couler l'eau de la douche.

Les chiffres 19 et 15 s'affichèrent sur la façade du magnétoscope. Tandis que je parcourais du regard les titres

de la vidéothèque, j'entendis mon nom gazouillé depuis la pièce d'eau.

– Alexis, voudrais-tu m'apporter la serviette bleue sur le lit, s'il te plaît ?

Tout était de bleu dans la chambre, le jeté de lit, les trois oreillers en demi-cercle, les murs parsemés de discrets motifs, le tulle à la fenêtre, jusqu'à l'abat-jour de la lampe en forme de dauphin. Les tempes à cent-vingt pulsations minute, je tournai le bouton de la porte, muni du drap éponge de la demoiselle.

Au milieu de la vapeur senteur pomme-vanille, un bras ruisselant jaillit du portique de douche. La main d'Elodie, comme tendue en aumône, fut accueillie par la mienne tenant le coton bleu. Mes doigts, échappant à tout contrôle, s'agrippèrent aux siens. Le panneau translucide s'entrouvrit un peu plus, me laissant apercevoir ses yeux pétillants et le contour d'une hanche.

L'instant d'après, il se refermait sur nos deux silhouettes estampées s'habillant d'un même vêtement de mousse.

4. *L'épée flamboyante*

En quittant la salle de sport, j'ai la sensation que tout ce que j'ai tenté de rebâtir ces dix dernières années menace de s'écrouler à tout moment. D'avoir déterré involontairement mon histoire avec Elodie, Christophe vient de rouvrir une plaie non cicatrisée. Il s'en est probablement rendu compte à mon silence.

Il fait déjà nuit, je n'ai pas pris la voiture et il commence à pleuvoir. Mais ce n'est pas la pluie qui est en train de sourdre derrière la visière de mon casque. Christophe a raison, les Anciens avaient fait preuve de miséricorde et de discrétion à mon égard. Même si ce fut douloureux d'entendre mon nom du haut du pupitre s'ensuivre d'un blâme public pour conduite dissolue, je n'avais pas fait l'objet d'une

excommunication, signe réconfortant que mon péché était pardonnable. Malgré la double vie que j'avais menée pendant plus de trois mois, en dissimulant ma liaison immorale derrière le paravent d'une participation accrue aux activités théocratiques de la congrégation, Roberto et Steven avaient su discerner la sincérité de ma repentance.

– Alexis, Steven et moi tenons d'abord à te féliciter d'être venu nous trouver pour confesser ta faute. As-tu définitivement mis un terme à toute relation immorale avec cette jeune femme ?

– Oui, complètement. Je lui ai laissé cette lettre pour l'informer du motif de ma rupture, en lui expliquant que je ne pouvais pas endurer plus longtemps le sentiment de déplaire à Jéhovah et de trahir mes frères.

– Bien, nous prendrons le temps de la lire. T'es-tu livré à des pratiques sexuelles répréhensibles au cours de votre liaison ?

Je décidai de vider mon cœur et de ne rien leur cacher qui aurait pu entraver les soins spirituels qu'on allait me prodiguer en vue de réhabiliter aux yeux de Dieu la pureté de la congrégation, que j'avais souillée : évangélisation intensive en compagnie d'un élément zélé choisi dans la congrégation, cours de révision hebdomadaire des fondamentaux bibliques relatifs à la moralité chrétienne, et

une peine minime de quatre mois de non-participation à l'enseignement dispensé en chaire.

Ma mère, mon frère aîné et sa femme s'étaient montrés particulièrement prévenants au cours de ma convalescence spirituelle. Plusieurs de mes frères et sœurs chrétiens avaient toujours un petit mot de soutien ou un sourire compatissant à mon attention au cours des réunions. Je pris la résolution de ne plus en manquer une seule, ce qui eut pour effet d'agacer quelques fois M. Ferrandis. Mais comme je me montrais particulièrement consciencieux à mon travail, il ne récrimina pas.

Depuis notre rupture, Elodie ne m'adressait plus la parole que pour des échanges strictement professionnels. Avant la fin de l'année, elle rencontra un homme bien, un officier de marine avec qui elle a eu deux beaux enfants. Elle me dit un jour qu'elle m'avait pardonné ma goujaterie, et même qu'elle avait pris des renseignements sur les préceptes de ma religion, pour tenter de comprendre ce qui se passait alors dans ma tête. Mais qu'en aucun cas elle ne donnerait une telle éducation à ses enfants.

Bref, les choses sont rentrées dans l'ordre avec le temps et je suis parvenu à me refaire une réputation honorable. L'arbre incendié aperçu en pensée dix ans plus tôt est toujours debout, mais sous son écorce neuve, les fibres de son cœur calciné restent imprégnées d'une odeur de soufre et de cendre. A vrai dire, la perte de mon travail sonne pour moi un peu comme un châtiment de Jéhovah, auquel j'avais entretenu l'illusion de m'être soustrait. Car, si Dieu pardonne, il n'exempte pas des conséquences du péché. C'est écrit noir sur blanc : *“On ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi.”* Aujourd'hui je touche du doigt cette dure vérité.

Peu après avoir quitté l'Eden Park et retrouvé le chemin du salut, le spectre d'Amandine est revenu hanter mes rêves. Elle aussi je l'avais trahie avec une autre. Alors que ses apparitions dans mes songes sont devenues plus prégnantes, et que je réussis même à l'aborder et à la retenir quelques instants auprès de moi, son expression m'apparaît presque résignée, voire mélancolique. C'est un tourment indicible lorsque je me réveille avec cette sensation de la perdre à chaque fois.

La pluie redouble d'intensité et commence à transpercer le cuir de mon blouson. Les éclairs incessants au sommet du Faron lui confèrent un aspect surnaturel depuis sa corniche. Apparemment, il y a une panne de secteur, les réverbères ne

sont pas allumés, comme c'est d'habitude le cas à partir de vingt heures. Je me souviens du soir où, en accédant à internet depuis le bureau, j'ai découvert qu'Amandine disposait d'un profil sur un site communautaire et qu'elle avait posté quelques photos de classe. Une multitude de souvenirs et d'émotions avaient émergé en redécouvrant son visage d'ange parmi tous ses camarades.

Tout à coup, je remarquai qu'elle ne souriait sur aucun des clichés. A ce moment précis, je me suis rendu compte qu'en réalité je ne savais pratiquement rien de sa vie. J'ignorais si elle avait eu une enfance heureuse ou pas, ses goûts, ses passe-temps, ses passions, ce qu'elle détestait, le nom de son labrador, si elle croyait en Dieu, ce dont elle avait peur, et même pourquoi elle avait redoublé sa seconde littéraire. La seule chose dont je puis témoigner, c'est qu'Amandine avait cristallisé sept années de ma vie, et qu'elle m'a pétrifié à jamais dans une passion inexplicable, chimérique et irrationnelle.

Je songe que j'aurais mieux fait de traverser Toulon plutôt que de passer par la corniche à seule fin d'éviter ses innombrables feux rouges asynchrones. Je ne distingue plus

la bande blanche au-delà de deux mètres. Ma vie se déplie de la même manière, indolemment, sans perspective lointaine ni feu sacré. Seule la routine répétitive de ma foi me maintient éveillé et dans un fragile équilibre.

Soudain, c'est le noir complet. Le phare de ma Harley vient de s'éteindre. Je connais ce virage devant moi. Mais je le vois venir trop tard. Mes doigts se crispent sur les freins. Un premier choc à la roue avant. Dans un rugissement du moteur, la roue arrière se cabre. La selle se dérobe sous moi et une force irrésistible me détache du guidon et me happe en avant. Je me vois passer par-dessus le muret, les jambes au-dessus de moi. Dans un réflexe tardif, je me positionne en fœtus, prêt à l'impact. Je sens mes mollets se tordre. Puis comme un coup de pelle puissance dix dans le dos. À l'oreille gauche, un bruit sourd me parvient en même temps qu'une formidable pression à l'arrière du crâne.

Une lueur blanche m'apparaît. Faiblement au début. Elle s'intensifie, se rapproche et envahit tout mon espace. Des voix me parviennent. Elles ne me sont pas familières. Deux silhouettes surgissent de la lumière et se rapprochent de moi.

Je distingue les contours d'un homme et d'une femme. Mais ils font mine de ne pas m'apercevoir et se détournent sur ma gauche. Je leur adresse un signe... J'ai perdu mes

gants. Je jette un œil à ma montre, mais elle a dû se détacher dans l'accident. Je ne sens pas la pluie battante sur mes mains. Aucune goutte. Elle semble passer à travers ma peau.

Je réalise alors que je me tiens debout. A un mètre du sol. Je ne ressens aucune souffrance, ni aucune peur. La frondaison exhale une fragrance apaisante de fleur d'oranger.

La femme se retourne enfin. Elle revient sur ses pas et ouvre la portière côté passager de la Mercédès rangée sur le bas-côté, tous feux allumés. Elle ressort de l'habitacle un téléphone à la main. Je l'entends dire qu'ils viennent de trouver un motard dans le ravin, qu'il paraît sérieusement blessé, elle donne des indications sur les lieux de l'accident.

De ma hauteur, j'aperçois l'homme en imperméable en contrebas, se tenant auprès d'un corps allongé qu'il semble ausculter avec une parfaite maîtrise.

Ce corps, je le reconnais. C'est le mien.